

Avant-propos

Bête je suis, mais bête aiguë,
De qui le venin quoique vil
Laisse loin la sage ciguë !

P. VALÉRY
« Ébauche d'un serpent »,
Charmes, 1952²

L'« Ébauche d'un serpent » de Valéry offre l'esquisse d'une définition de cet être déroutant qu'est le serpent. De quel genre de bête s'agit-il ? L'Antiquité classique n'aurait sans doute pas répondu de façon univoque à cette question, même si les serpents étaient des animaux connus de tous et aisément reconnaissables en raison de leurs particularités morphologiques¹. Qu'est-ce donc qu'un serpent ? Une bête oblongue et siffante, au pouvoir de nuisance démesuré, qui expédie dans l'Hadès en un coup de dent ? Un animal sanguin, naturellement apode, couvert de plaques cornées, accessoirement vil et perfide² ? Un rampant qui se déplace subrepticement grâce aux mouvements imperceptibles de ses écailles³ ? La créature primordiale née de la Terre qui, sous le soleil de midi, s'impose aux hommes qu'elle croise au cours de rencontres aussi fortuites que fugaces, nécessairement extraordinaires, parfois mortelles ? Une créature hors du commun, en rapport à la fois avec les profondeurs de la terre, la mort et le divin, qui est tour à tour pourvoyeuse de présages, monstre infernal et divinité ? Animaux aussi insaisissables que fascinants, les serpents étaient sans doute tout cela, et plus encore, aux yeux des Anciens⁴, comme en témoigne la place exceptionnelle faite à ce sous-ordre des Squamates dans les cultures de l'Antiquité classique. Partant de ce constat, des études nombreuses se sont employées, dans une optique comparatiste parfois très large, à préciser les significations symboliques qui s'attachaient à ces animaux, en étudiant plus particulièrement le rôle qu'ils jouaient dans les mythes, les rites et les cultes de l'Antiquité⁵.

1. *Cyranides*, II, 30 : pour le rédacteur le serpent fait partie de ces animaux « connus de tous » (πᾶσι γνωστόν) ; il ne saurait être question d'en livrer une définition étendue ou compliquée.

2. Aristote, *Histoire des animaux*, I, 6 (490b) ; I, 1 (488b) ; *Cyranides*, II, 30 (πονηρὸν εἰς ὑπερβολήν).

3. Boèce, *Consolation de Philosophie*, V, metr. 5, 2-3 : *namque alia extento sunt corpore pulueremque uerrunt | continuumque trahunt ui pectoris incitata sulcum* : « Certains, de leur corps allongé, balaient la poussière | Où ils tracent un sillon continu, se traînant à la force du ventre » (trad. J.-Y. Guillaumin, Paris, Les Belles Lettres, 2002) ; Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 3 : *Serpens autem nomen accepit quia occultis accessibus serpit ; non enim apertis passibus, sed squamarum minutissimis nisibus repit* : « Le serpent (*serpens*) a dû son nom à ce qu'il rampe (*serpit*) en dissimulant son approche ; il se glisse en effet non pas à pas ouverts, mais par des mouvements imperceptibles de ses écailles » (trad. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1986).

4. Sur l'image culturelle du serpent, voir notamment L. BODSON, *IEPA ΖΩΑ. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1975, p. 68-92 ; *ead.*, « Évolution du statut culturel du serpent en Europe de l'Antiquité à nos jours », in A. Couret, F. Ogé et al. (eds), *Homme, animal et société : III. Histoire et animal*, Actes du congrès international, Toulouse, 14-19 mai 1987, Toulouse, 1989, p. 525-548 ; M. L. SANCASSANO, « Il mistero del serpente : retrospettiva di studi e interpretazioni moderne », *Athenaeum*, 85 (2), 1997, p. 355-390.

5. Voir en particulier l'ouvrage d'E. KÜSTER, *Die Schlange in der griechischen Kunst und Religion*, A. Töpelmann, Giessen, 1913.

L'une des faiblesses de ces travaux, ou du moins de certains d'entre eux, est de passer trop vite des serpents au serpent, en n'accordant que peu d'attention au référent zoologique et aux différences spécifiques entre serpents pour privilégier la construction culturelle d'une figure générique certes unifiée, mais faiblement caractérisée. C'est méconnaître tant la familiarité qu'entretenaient des populations encore largement rurales avec l'herpétofaune de leur environnement que les observations précises qui ont servi de point de départ à maintes constructions culturelles. C'est cette part de l'observation concrète que nous voudrions réévaluer, à travers l'étude des différents savoirs antiques relatifs aux Ophidiens.

Nous parlons de « savoirs » au pluriel, car il s'agit de discours et de connaissances qui ne s'inscrivent pas dans un champ disciplinaire unifié ou bien dans un modèle cognitif préexistant, mais répondent à des préoccupations variées et se rencontrent dans des contextes fort divers ; on peut ainsi identifier des bribes de tels savoirs dans un spectre très large de productions culturelles. Pas plus qu'il n'existe dans l'Antiquité de zoologie au sens de discipline organique vouée à l'étude des animaux⁶, il n'existe une herpétologie, ou si l'on préfère une ophiologie, qui constituerait la branche de la zoologie traitant plus particulièrement des serpents. La centaine de textes antiques allant d'Homère à Végèce réunis par Harald Othmar Lenz en 1856 à propos des serpents ne saurait suffire à fonder une zoologie de l'herpétofaune⁷, le mérite de cette anthologie étant surtout de faire apparaître clairement la grande diversité des textes véhiculant les savoirs antiques sur les serpents⁸. L'approche du sujet sous un angle zoologique est en outre compliquée par la nature d'un sous-ordre extrêmement difficile à délimiter en termes véritablement scientifiques : l'époque moderne a peiné à le faire ; ce serait faire un mauvais procès à l'Antiquité que de condamner ses insuffisances dans ce domaine. L'approche du sujet est également faussée par nos critères modernes ; notre tendance à chercher une approche taxinomique derrière tout discours zoologique est quelque peu déçue à la lecture des textes anciens traitant cette matière. Aristote, dans ses recherches biologiques, n'a garde d'omettre les Ophidiens, une catégorie de vivants dont il recense et tente d'expliquer les *différences* du quadruple point de vue des genres de vie, des fonctions, des caractères et des parties anatomiques, pour reprendre la typologie des sortes de différences dressée par Aristote au début de son *Histoire des animaux* (487a11-12) ; pour ce faire, il a réuni un nombre important d'informations et d'observations, en consultant notamment des vendeurs de drogues, qui avaient besoin de serpents pour fournir les ingrédients de certaines de leurs préparations⁹. On trouve donc dans son œuvre des pans importants de ces savoirs antiques relatifs aux serpents. Il n'en reste pas moins vrai que les Ophidiens n'ont pas fait chez lui l'objet d'investigations poussées et qu'Aristote n'a prêté que peu d'attention aux différents représentants de cette catégorie de vivants animés : ordonner leur diversité n'est pas son objectif, car tel n'est pas l'enjeu scientifique de son enquête¹⁰.

6. Voir à ce propos les mises au point d'A. ZUCKER, *Les classes zoologiques en Grèce ancienne d'Homère à Élien (VIII^e av. – III^e ap. J.-C.)*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2005, p. 7-11, et de L. BODSON, « Les connaissances zoologiques de l'Antiquité grecque et romaine : aperçu de leurs spécificités fondamentales et de leur actualité », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1, 2010, p. 53-82, en particulier p. 53-54.

7. H. O. LENZ, *Zoologie der alten Griechen und Römer*, Becker'sche Buchhandlung, Gotha, 1856 (Sändig reprint Verlag – H.R. Wohlwend, Vaduz, Liechtenstein, 1987), p. 432-474.

8. Quelques décennies plus tard, O. KELLER, *Die antike Tierwelt*, Bd. 2, Verlag W. Engelmann, Leipzig, 1913, p. 284-305, dans le cadre d'une synthèse beaucoup plus vaste, donna une nouvelle orientation au dossier en mettant l'accent sur les données zoologiques, mais en y mêlant aussi des considérations symboliques et religieuses : il était cependant illusoire d'espérer faire le tour d'une question aussi riche et complexe en l'espace d'une vingtaine de pages.

9. Voir à ce sujet les contributions de P. Luccioni, J. Trinquier et P. Gaillard-Seux.

10. Comme l'ont montré des travaux récents, notamment ceux de P. Pellegrin et d'A. Zucker, les recherches biologiques d'Aristote ne visent pas à inventorier et à classer l'ensemble des espèces animales : voir en particulier P. PELLEGRIN, *La classification des animaux*

Pour trouver des textes distinguant avec précision les espèces il faut attendre l'émergence et le développement, dans le courant des IV^e et III^e siècles avant notre ère, d'une spécialité médicale nouvelle, celle des *thériakoi*¹¹, qui se fixe pour objectif de soigner les blessures et les empoisonnements causés par un groupe assez étendu d'animaux nocifs et dangereux. Si les Ophidiens venimeux sont loin d'être les seuls concernés, ils n'en occupent pas moins une place de choix dans les ouvrages des *thériakoi* : Nicandre, par exemple, leur consacre 500 vers de ses *Thériaques*, contre 120 pour les autres bêtes, soit 80% du propos ; de cette prédominance témoigne aussi la seule image antique du poète de Colophon, qui le présente flanqué d'un serpent¹². Ces ouvrages contiennent des renseignements précis sur les caractéristiques morphologiques, bio-écologiques, comportementales et toxicologiques des espèces connues d'Ophidiens venimeux, leur identification correcte étant un élément capital du diagnostic et une bonne connaissance de leurs habitudes permettant la prévention des accidents. Cette science naissante des Ophidiens est donc inféodée — et elle le restera longtemps — à la pharmacologie et à la toxicologie, dont elle accompagne les développements¹³, comme en témoignent à leur façon les poèmes jumeaux de Nicandre de Colophon, consacrés l'un aux venins (*Thériaques*)¹⁴, l'autre aux poisons (*Alexipharmques*)¹⁵. Plus que la biologie aristotélicienne, c'est donc bien la toxicologie qui a fait des serpents un objet d'études proprement scientifique, et c'est autour d'elle que se sont organisés les savoirs naturalistes des Anciens relatifs aux Ophidiens¹⁶. C'est à ce moment capital pour l'émergence d'une science des Ophidiens qu'est consacrée une bonne partie de ce volume collectif. Dix ans après l'édition de Nicandre fournie par Jean-Marie Jacques dans la Collection des Universités de France¹⁷, qui marque un jalon important dans le développement des travaux sur les savoirs herpétologiques antiques, il nous a paru important de faire le point des avancées dans ce domaine et de tenter d'ouvrir des perspectives nouvelles.

chez Aristote. *Statut de la biologie et unité de l'aristotélisme*, Les Belles Lettres, Paris, 1982 ; *id.*, « Aristotle: a Zoology without Species », in A. GOTTHELF (ed.), *Aristotle on Nature and Living Things. Philosophical and Historical Studies Presented to D. M. Balme on his seventieth birthday*, Mathesis Publ. – Bristol Classical Press, Pittsburgh – Bristol, 1985, p. 95-115 ; *id.*, « Logical difference and biological difference: the unity of Aristotle's thought », in A. GOTTHELF & J. G. LENNOX (eds), *Philosophical Issues in Aristotle's Biology*, Cambridge university press, Cambridge – New York – Melbourne, 1987, p. 313-338 ; *id.*, « Taxinomie, moriologie, division. Réponses à G. E. R. Lloyd », in D. DEVEREUX & P. PELLEGRIN (éds), *Biologie, logique et métaphysique chez Aristote*, actes du séminaire CNRS-NSF, Oléron, 28 juin – 3 juillet 1987, Éd. du CNRS, Paris, 1990, p. 37-47 ; A. ZUCKER, *Aristote et les classifications zoologiques*, Peeters, Louvain-la-Neuve, 2005, p. 123-238. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de ne pas trouver dans l'œuvre d'Aristote une taxinomie des Ophidiens.

11. J.-M. Jacques, « Nicandre de Colophon, poète et médecin », in C. CUSSET (éd.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, PUSE, Saint-Étienne, 2006, p. 30. E. MAGNELLI, « Nicander », in J. J. CLAUSS & M. CUYPERS (eds), *A Companion to Hellenistic Literature*, Wiley – Blackwell, Malden ; Oxford ; Chichester, 2010, p. 217 utilise « theriological ».

12. Il s'agit de la miniature du f° 3v du célèbre « Dioscoride de Vienne », réalisé à Constantinople vers 512 et dédié à Anicia Juliana : voir O. MAZAL, *Der Wiener Dioskurides. Codex medicus graecus 1 der Österreichischen Nationalbibliothek*, Vol. 1, Akademische Druck-u. Verlagsanstalt, Graz, 1998, p. 20 ; L. BRUBAKER, « The Vienna Dioskorides and Anicia Juliana » in A. R. LITTLEWOOD *et al.* (eds), *Byzantine Garden Culture*, Dumbarton Oaks, Washington D.C., 2002, p. 189-214. La paraphrase des *Thériaques* de Nicandre par Eutecnios figure également dans ce manuscrit (reproduite dans le volume 2 du fac-similé, Graz, 1999, f°393 sqq.).

13. Voir J. SCARBOROUGH, « Nicander's Toxicology I: Snakes », *Pharmacy in History*, 19, 1977, p. 3-23 (= *Pharmacy and Drug Lore in Antiquity: Greece, Rome, Byzantium*, Ashgate Publishing Company, Farnham ; Burlington, 2010, section V) ; J.-M. JACQUES (éd.), Nicandre, *Ceuvres*, t. II, *Les Thériaques*. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre. CUF, Paris, 2002, p. XV sqq.

14. A. TOUWAIDE, « Nicandre : de la science à la poésie. Contribution à l'exégèse de la poésie médicale grecque », *Aeum*, 65, 1991, p. 65-101.

15. J.-M. JACQUES (éd.), Nicandre, *Ceuvres*, t. III, *Les Alexipharmques*. Lieux parallèles du livre XIII des *latrica* d'Aétius, CUF, Paris, 2007.

16. Cette optique a été confortée par les réflexions de L. BODSON, « Les animaux dans l'Antiquité : un gisement fécond pour l'histoire des connaissances naturalistes et des contextes culturels », in *L'animal dans les civilisations orientales. Henri Limet in honorem* (= Acta Orientalia Belgica 14), Bruxelles ; Louvain-la-Neuve ; Louvain, 2001, p. 1-27.

17. J.-M. JACQUES, Nicandre, *Ceuvres*, t. II, *op. cit.*

La spécialité des *thériakoi* n'englobe cependant pas la totalité des savoirs antiques relatifs aux Ophidiens, de même qu'elle ne se résume pas aux seuls Ophidiens ; son objet est à la fois plus restreint et plus large. C'est pour cette raison que nous avons choisi d'intituler ce volume *Ophiaca*, et non *Thériaca*. Ce titre n'est pas un néologisme immotivé, et il ne présuppose nullement l'existence dans l'Antiquité d'une science déjà constituée et autonome des Ophidiens. On prête en effet au poète Nicandre un autre ouvrage portant pareil titre¹⁸ : à en juger par les maigres fragments parvenus jusqu'à nous¹⁹, il s'agissait d'une œuvre poétique que l'on pourrait qualifier aujourd'hui d'« ethnozoologique » ou d'« anthropozoologique », puisqu'elle associait des serpents à des épisodes mythologiques, à des lieux et à des populations. Il y eut aussi les *Ophiaca* de Pétrichos²⁰, poète évanescent, mais qui était encore connu de Pline l'Ancien²¹ ; ces *Ophiaca*, qui appartenaient en réalité au genre des *Thériaques*, devaient sans doute leur titre à la place centrale que les Ophidiens occupent dans ces ouvrages spécialisés²². La différence de contenu que l'on entrevoit entre les *Ophiaca* de Nicandre et ceux de Pétrichos invite donc à ne pas restreindre les savoirs antiques relatifs aux Ophidiens aux seuls *Thériaques*. L'intérêt des Anciens pour l'herpétofaune s'est, de fait, manifesté à travers des supports beaucoup plus nombreux : la littérature technique bien sûr, mais aussi les œuvres historiques ou poétiques, les anecdotes paradoxographiques, sans oublier la documentation figurée, qui fournit une ample moisson de serpents²³. Nombre de détails significatifs, précieux et précis, circulent dans le vaste champ de la littérature et de l'iconographie antiques à propos des Ophidiens et attestent, sous le prisme de la fascination et de la peur, un intérêt prononcé des hommes de l'Antiquité pour ces animaux.

Il nous a semblé que l'entreprise compliquée et exigeante qui consiste à reconstruire et à explorer les savoirs antiques sur les Ophidiens valait la peine d'être menée dans un recueil collectif et qu'elle pouvait tirer avantage d'une forme de polyphonie. Confortés par les travaux de L. Bodson²⁴, qui a produit, dans le domaine de la zoologie antique, l'œuvre la plus rigoureuse et la plus complète, en explorant la zoonymie, mais aussi l'épistémologie et la symbolique culturelle et religieuse, nous avons souhaité mobiliser les forces de plusieurs spécialistes de l'Antiquité afin d'explorer le dossier des Ophidiens. Il nous est apparu que les antiquisants avaient tout intérêt à prendre en compte l'apport de la zoologie moderne et qu'un échange interdisciplinaire serait bénéfique sinon

18. O. SCHNEIDER (ed.), *Nicandra*. Leipzig, 1856, p. 37-38 ; A. S. F. GOW & A. F. SCHOLFIELD (eds), *Nicander. The Poems and Poetical Fragments*. Cambridge, 1953, p. 142-143, 204 ; J.-M. JACQUES, *Nicandre, Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. XV.

19. O. SCHNEIDER, *op. cit.*, p. 37-42 ; A. S. F. GOW & A. F. SCHOLFIELD, *op. cit.*, p. 142-43, 204-205.

20. O. SCHNEIDER, *op. cit.*, p. 183 ; J.-M. JACQUES, « Nicandre de Colophon poète et médecin », *Ktéma*, 4, 1979, p. 136 ; *id.*, *Nicandre, Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. XLV-XLVI.

21. Pline, *Histoire naturelle*, XX, 258 (*Petrichus, qui Ophiaca scripsit*) ; XXII, 83 (*inlinitur et contra venena marinorum, sicut Petrichus in carmine suo significat*).

22. La référence de Pline (*Histoire naturelle*, XXII, 83) aux blessures faites par des « animaux marins » indique néanmoins que le poème ne se limitait probablement pas aux seuls Ophidiens. Il convient au demeurant de ne pas surestimer l'importance et la fixité des titres des œuvres antiques, qui n'étaient souvent que des étiquettes commodes, souvent approximatives et données après coup aux ouvrages pour permettre leur repérage.

23. L. BODSON, *L'interprétation des noms grecs et latins d'animaux illustrée par le cas du zoonyme sēps-seps*. Académie royale de Belgique, Bruxelles, 2009, p. 37 : « Le jour où elles seront disponibles, les statistiques confirmeront que les serpents sont les animaux les plus fréquents de l'art grec et romain. »

24. L. Bodson a de plus manifesté un intérêt constant pour les serpents : citons notamment « Living Reptiles in Captivity: a Historical Survey from the Origins to the End of the XVIIIth Century », in *Acta Zoologica et Pathologica Antverpiensia*, 78, 1984, p. 15-32 ; *ead.*, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8, 1986, p. 65-119 ; *ead.*, « Nature et fonctions des serpents d'Athéna », in M.-M. MACTOUX & É. GENY (éds), *Mélanges Pierre Lévêque*, IV, Presses universitaires de Besançon, Besançon, 1990, p. 45-62 ; on trouvera d'autres références dans sa bibliographie en ligne à l'adresse suivante : <http://promethee.philo.ulg.ac.be/Zoologica/lbodson/bibl/>

nécessaire pour progresser dans l'étude des rapports de l'homme et d'un animal aussi singulier. Un premier état de certains des travaux composant ce recueil²⁵ fut présenté en février 2010 à Paris lors d'une table ronde qui s'est tenue en deux sessions au Muséum national d'histoire naturelle et à l'École normale supérieure ; cette rencontre a permis de discuter les premiers résultats et de les soumettre aux spécialistes du Muséum, dans un fructueux échange de vues.

Le résultat final s'étend sur les pages qui suivent : il ne porte pas que sur l'« iologie »²⁶ *stricto sensu* ou sur la « thériologie », mais explore plusieurs domaines où circulent des savoirs antiques sur les Ophidiens : zoonymie, « taxonomie » antique, littérature technique, religion, symbolique, mythologie, iconographie, médecine et iatromagie. Nous ne nous sommes pas, par ailleurs, limités au monde classique, même si celui-ci occupe la plus grande partie de l'ouvrage : les savoirs hellénistiques n'effacent pas complètement un vieux fonds de représentations qui s'enracine dans l'époque archaïque et ils puisent volontiers dans les folklores des civilisations voisines avec la curiosité et l'ouverture d'esprit qui caractérisent, on le sait, cette époque. Nous n'avons pas voulu non plus imposer un ordre chronologique aux différentes contributions, alors que le plan de l'ouvrage avait, dès le début, été pensé dans une démarche analytique et anthropologique. Des classements non retenus pourront aisément être reconstitués en fonction de la trame que l'on souhaitera privilégier (zoonymie, épistémologie, médecine, mythe et histoire etc.) et des rapprochements sont à faire entre des contributions parfois éloignées, mais c'est là le travail habituel de tout lecteur diligent, qui ne manquera pas de remarquer que les Vipéridés se sont ici taillé une place de choix.

Le volume s'ouvre sur une section qui s'intéresse à l'histoire des connaissances zoologiques à travers une réflexion qui porte d'une part sur la zoonymie, et d'autre part sur la constitution et l'organisation d'un savoir spécialisé relatif aux serpents venimeux. Sébastien Barbara interroge le rôle épistémologique joué par les déplacements militaires, en cherchant à identifier les espèces qui, d'Alexandre le Grand à Pompée en passant par Ophellas et par Aelius Gallus, ont terrorisé les soldats grecs ou romains qui traversaient des contrées hostiles. À travers l'étude de l'ouvrage de Philouménos, Arnaud Zucker dégage les caractéristiques scientifiques et génériques des traités antiques sur les venimeux, en précisant leur programme et en analysant les rapports qu'ils entretiennent d'un côté avec les savoirs médicaux, de l'autre avec les savoirs naturalistes ; pour désigner cette littérature, il propose avec de bons arguments de préférer le néologisme « thériologie » au néologisme « iologie » forgé par la philologie allemande. Cette section accueille enfin une contribution de Liliane Bodson sur l'ophionyme *dipsas*, qui constitue un chapitre important de l'étude systématique des procédés zoonymiques à l'œuvre pour l'herpétofaune antique ; par la synthèse des savoirs sur les Ophidiens qu'elle opère, elle s'inscrit également dans une perspective épistémologique. Il s'agit d'une véritable monographie, qui vient compléter le travail précédent de Liliane Bodson sur l'ophionyme *seps*²⁷.

Une deuxième section, centrée sur le régime des Ophidiens, s'intéresse principalement à des questions de physiologie. Dans une contribution qui éclaire les liens très étroits qui existaient entre

25. À ce premier ensemble sont venues s'ajouter les contributions de L. Bodson et P. Gaillard-Seux. La communication d'I.-D. Papaikononou intitulée « Le serpent, la jeune fille et l'enfant en Grèce ancienne » n'a malheureusement pas pu être intégrée à temps.

26. Tel est le nom donné par la philologie allemande à la science des venimeux (*iobola*). Il ne peut cependant y avoir d'« iologie » proprement dite avant l'analyse chimique des venins qui permet l'identification des toxines ; or les *thériakoi* s'en tiennent à une symptomatologie d'envenimement et n'exposent pas leurs théories sur les venins ; il faut néanmoins reconnaître que le petit traité de Théophraste consacré aux venimeux constitue une étape significative car il s'interrogeait précisément sur les procédés d'envenimement : sur cet opuscule, voir A. ZUCKER, « Théophraste à mots découverts : sur les animaux qui mordent ou piquent selon Priscien », in D. AUGER & É. WOLFF (éds), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*, Picard, Paris, 2008, p. 331-340.

27. L. BODSON, *L'interprétation des noms grecs et latins d'animaux...*, op. cit.

la botanique pharmacologique et l'ophiologie, Pascal Luccioni propose un panorama des « plantes à serpents », dont le nom repose sur un ophionyme ; il montre que ces plantes soit ressemblent à tel ou tel représentant des Ophidiens par l'un de leurs aspects, soit permettent de lutter contre les serpents, soit à l'inverse sont recherchées par ces mêmes serpents pour des raisons variées. Avec les plantes qui sont consommées par les serpents, on tient l'une des étiologies échafaudées par les Anciens pour rendre compte de la nature venimeuse de certains Ophidiens. Jean Trinquier ne s'intéresse pas à ce que mangent les serpents, mais à ce qu'ils boivent. Volontiers représentés comme altérés par les Anciens, les serpents, ou du moins certains d'entre eux, étaient censés rechercher des liquides aussi divers que l'eau, le vin et le sang. Ces différents cas de figure, qui ressortissent à des traditions différentes, ont été l'occasion pour les Anciens de réfléchir sur le fonctionnement de cet organisme déroutant qu'est le serpent, de s'interroger sur la nature élémentaire des différentes espèces et sur l'origine du caractère venimeux de certaines.

Vient ensuite une section consacrée aux rapports entre les Ophidiens et la santé. Vingt ans après l'édition de Serge Sauneron²⁸, Sydney Aufrère dresse un bilan critique du papyrus ophiologique de Brooklyn, précieux témoignage sur les savoirs des « dompteurs-de-Selkis » égyptiens, pieusement conservés dans un milieu médical héliopolitain contemporain du règne du dernier souverain indigène. Il souligne que leur orientation iatromagique n'exclut pas, surtout dans le premier traité, une réelle part d'observation, laquelle se donne notamment à voir dans l'approche différenciée des Ophidiens, distingués en fonction non seulement d'un certain nombre de traits morphologiques et éthologiques, mais aussi des symptômes de leur morsure. Cette contribution d'un égyptologue n'esquive pas la difficile et passionnante question des contacts et des échanges éventuels entre savoirs grecs et savoirs égyptiens, une question qui reçoit une réponse aussi mesurée que prudente. Patricia Gaillard-Seux s'intéresse pour sa part à la place des Ophidiens dans la pharmacopée antique ; elle décrit avec précision à la fois les différentes modalités de leur utilisation et les limites de leur emploi, et s'interroge sur les raisons qui ont conduit à choisir telle espèce pour soigner telle maladie. Quant à Véronique Dasen et à Árpád M. Nagy, ils se penchent sur la figure et la signification de Chnoubis, énigmatique divinité serpentine et léontocéphale qui connut un grand succès iconographique sur les gemmes magiques de l'Antiquité.

Enfin l'ouvrage aborde les savoirs sur les serpents sous l'angle des constructions culturelles. Cette dernière section s'ouvre par une incursion dans le monde hittite du deuxième millénaire avant notre ère. La contribution de Michel Mazoyer s'intéresse en effet au mythe hittite de la lutte du serpent Illuyanka et du dieu de l'Orage pour la maîtrise des eaux courantes. Sans doute construit autour d'une espèce précise, la Vipère du Levant (*Macrovipera lebetina* Linné, 1758), ce mythe anatolien offre un exemple du très vieux fonds légendaire, dont on voit émerger le substrat un peu partout dans le monde antique. En partant d'une étude des stèles athéniennes en l'honneur de Zeus Meilichios, Laurent Gourmelen s'attache pour sa part à dégager les caractéristiques de ce Zeus reptilien en étudiant notamment la fête des *Diasia* qui lui est consacrée à Athènes ; il s'interroge plus particulièrement sur un détail anatomique incongru, à savoir la curieuse barbiche dont les Anciens ont voulu avec une étrange constance affubler certains serpents. Sylvain Perrot s'intéresse de son côté à la façon dont les Grecs ont compris et décrit les sons émis par les serpents, qu'ils n'ont pas hésité à mettre en musique, à l'occasion notamment du nome pythique, une composition musicale qui faisait revivre le combat d'Apollon contre le premier maître de Delphes.

28. S. SAUNERON, *Un traité égyptien d'ophiologie. Papyrus du Brooklyn Museum n° 47.218.48 et 85*. Publ. de l'IFAO (Biblioth. Gén., t. XI), Le Caire. 1989.

Certes de nombreuses facettes de la question n'apparaissent pas ici, notamment la proximité entre le monde des poisons et celui des venins illustrée par le diptyque pharmacologique de Nicandre²⁹. Il y a sans doute encore beaucoup à faire dans le domaine de la toxicologie et de la pharmacologie. Une foule de prolongements sont par ailleurs possibles et mériteraient d'être envisagés, en particulier la transmission des savoirs de l'Antiquité au Moyen Âge³⁰ et à la Renaissance, voire à l'époque moderne, puisque la connaissance de la « science des venins » s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la tradition de l'érudition occidentale à travers la réception de Nicandre³¹, comme le montrent, en France, les exemples de Jacques Grévin et de Jean de Gorris³². Le sujet est évidemment loin d'avoir été épuisé et il reste assurément de la place pour d'autres *Ophiaca*. Espérons que ce volume contribuera à encourager la recherche dans cette direction.

La présentation de la plupart des contributions a été unifiée sauf dans des cas bien particuliers où le système de références créé par l'auteur était si spécifique et à tel point associé à sa démarche intellectuelle qu'il ne pouvait être modifié sans entraîner de redoutables difficultés de présentation.

La publication de ce recueil n'aurait pas été possible sans le soutien du Muséum national d'histoire naturelle, de la revue *Anthropozoologica* et de son directeur, Jean-Denis Vigne, que nous remercions tout particulièrement. Nous sommes également grandement redevables à nos autres interlocuteurs du Muséum, en particulier Jean-Pierre Gasc, Max Goyffon, François Poplin et Salvador Bailon, qui ont bien voulu porter intérêt à notre projet, nous prodiguer leurs conseils et partager avec nous leur science des serpents ; qu'ils en soient eux aussi chaleureusement remerciés. Nos remerciements vont également aux institutions et aux unités de recherche qui ont participé au développement du projet et à son financement : outre le Muséum national d'histoire naturelle, le Département des sciences de l'Antiquité et l'équipe AOROC (UMR 8546-ENS et CNRS) de l'École normale supérieure, ainsi que l'équipe HALMA-IPEL (UMR 8164-CNRS et Université de Lille III). Il nous est aussi agréable de remercier Michèle Ballinger, secrétaire de rédaction de la revue *Anthropozoologica*, pour son aide, sa disponibilité et son efficacité. Nous remercions enfin tous ceux qui nous ont donné l'autorisation de publier leurs photographies : on trouvera, dans chaque contribution, mention complète des crédits photographiques³³.

Sébastien BARBARA – Jean TRINQUIER

29. B. EFFE, *Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lebrgedichts*, Becks, Munich, 1977, p. 58-65 ; E. MAGNELLI, art. cit., p. 217-218.

30. Malgré une origine très spécialisée, les données figurant dans ces traités, recyclées par l'encyclopédisme, sont passées dans les Bestiaires et ont largement orienté les représentations du monde vivant en Occident.

31. On pourrait ajouter le cas du Pseudo-Dioscoride, avec notamment Pierre André Matthiolo en Italie ou Andrés de Laguna en Espagne : pour ce qui est de ce dernier, on lira l'ouvrage d'A. GAMONEDA, *Livre des poisons : corruption et fable du sixième livre de Pédacius Dioscoride et Andrés de Laguna, sur les poisons mortifères et les bêtes sauvages qui crachent le venin*, trad. J.-Y. Bériou – M. Joulia, Actes Sud, Arles, 2009. Sur ce traité, voir A. TOWWAIDE, « L'authenticité et l'origine des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride : I : Historique de la question. II : Apport de l'histoire du texte grec », *Janus*, 70, 1983, p. 1-53 ; *id.*, « Les deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride : tradition manuscrite, établissement du texte et critique d'authenticité », in A. GARZYA (ed.), *Tradizione e ecdotica dei testi medici tardoantichi e bizantini. Atti del Convegno Internazionale, Anacapri 29-31 ottobre 1990*, M. D'Auria, Naples, 1992, p. 291-335.

32. J. GRÉVIN, *Les œuvres de Nicandre médecin et poète grec traduites en vers français*. Anvers, 1567 ; *id.*, *Deux livres des venins auxquels il est amplement discouru des bêtes venimeuses, thériaques, poisons et contrepoisons*. Anvers, 1568 ; J. DE GORRIS, *Nicandri Theriaca interprete Ioannis Gorraeo Parisiensi*. Paris, 1622.

33. Une liste complète et des liens sont également disponibles sur le site <http://ophiaka.blogspot.fr/>

